

CONTRIBUTION DE GABRIEL RINGLET

À la fin du film de Xavier Beauvois *Des hommes et des dieux*, on voit les sept moines de Tibhirine s'avancer douloureusement dans la neige. À un moment, la caméra qui les filmait de face ou de profil ne les regarde plus que de dos. Ils s'éloignent et s'estompent lentement dans le brouillard, une ombre absorbée par le blanc, jusqu'à l'effacement.

Cette montée est une parabole. Et pas uniquement parce que les sept moines gravissent la montagne de leur Golgotha. Toute l'histoire de Tibhirine se donne à voir dans la lenteur du dernier plan où la cordée disparaît de l'écran.

À ce moment-là – au moment de cet effacement – Tibhirine est un poème, c'est-à-dire une parole qui fait ce qu'elle dit. Et ce qu'elle dit, c'est que la fraternité existe, c'est que l'amitié est possible, et qu'elle se renforce dans le respect de la différence. Quelle actualité !

Mais Tibhirine est plus que Tibhirine, les sept sont plus que les sept, les moines sont plus que des moines. Car le poème s'élargit. La parabole de Tibhirine laisse entendre que l'humanité peut aussi grandir dans son trébuchement et que la divinité elle-même ne se laisse approcher que de dos.

Le Dieu auquel je crois, celui qu'Amin Maalouf appelle « Le romancier suprême », c'est le Dieu de Tibhirine, c'est le Dieu du poème des Écritures, c'est-à-dire un Dieu qui ne se révèle qu'en se cachant. Un Dieu qui dit peu pour dire beaucoup. Un Dieu qui parle bas pour qu'on comprenne. Et cela, ce serait impossible sans la poésie. « Si tu nommes trop haut les choses, elles se retirent disait Jean Maminno. Et Gilles Baudry, moine-poète à l'abbaye de Landevennec, écrit dans le même esprit que la religion a besoin du poème pour que le bruit s'éloigne. Et Dieu sait que la religion peut faire du bruit ! Gilles Baudry écrit précisément : « tandis que le bruit nous exile, le poème, lui nous rapatrie ».

Ce poème qui nous rapatrie, comment s'exprime-t-il dans l'Évangile ?

La particularité de l'Évangile, ce ne sont pas seulement des personnages, des invectives, des diatribes, des discours, des dialogues à fleuret moucheté, des théologies... Toutes ces rencontres-là traversent un pays, un paysage, un climat, des saisons. Et sans cette ambiance, sans la lueur des jours, la couleur du ciel ou l'odeur du vent, on ne parlerait pas de poème.

Je dis « poème », mais je pourrais dire aussi « parole » : la parole d'une parole. Car le poème évangélique n'est qu'une petite parole d'une parole plus large. Chacun peut le reprendre, le raconter, le réinventer. L'Église, qui l'a beaucoup servi et beaucoup trahi, n'a pas le monopole de l'interprétation. Le poème de l'Évangile n'appartient à personne, pas même à l'Évangile, dit Feillet. Et l'écoute de toute l'humanité est nécessaire pour qu'il atteigne sa portée.

D'où vient-il ce poème ? Où va-t-il ? Que veut-il ? Il éveille. Il ouvre des portes. Mais il dérange aussi. Alors on met des barrages sur les routes : pour l'arrêter. Mais il passe. Et lorsque des voix trop bavardes prétendent le porter comme un étendard, il s'enfuit. Il se méfie des porte-parole. Quand ils approchent, il s'éclipse, il se faufile, il se cache sous terre, il continue à couler par un autre chemin...

Un poète qui nous a quittés en 2010, Georges Haldas, s'est remarquablement interrogé sur ce poème de l'Évangile. Quand on a parlé des relations entre poésie et religions, je pense qu'il faut relire Haldas.

Et où faisait-il ce joint entre poésie et religions ? Dans les cafés.

Vous devez vous représenter les choses très concrètement. Ça se passe en Suisse, à Genève, dans un café qui s'appelle *Chez Saïd*. Georges Haldas y vient tous les matins.

Il entre, il dit bonjour, il s'installe à la table qui lui est réservée et il se penche sur son cahier un stylo à la main. Et pendant qu'il travaille, cinq heures d'affilée, il entend des bribes de conversation, il voit entrer une vieille, il aperçoit quelqu'un qui boit tout seul dans son coin... Et tous ces personnages qu'il regarde comme les personnages de l'Évangile entrent en lui, ils l'habitent, ils

descendent et viennent se déposer sur son sol intérieur. « Quand je lève la tête, dit-il, et que je vois ces têtes, ces gueules... je prends la mesure de la joie et de la souffrance humaine. Pas besoin d'aller à l'Église pour penser à Gethsémani. J'y pense encore mieux dans les cafés. Car c'est là qu'on rencontre l'agonie du jardin des oliviers.

Donc... les personnages du café sont des personnages de l'Évangile... mais les personnages de l'Évangile, Zachée, Marie-Madeleine, la Samaritaine... ils les regardent comme s'ils venaient au café... avec leurs mesquineries, leurs vérités, leurs mensonges, leurs douleurs, leurs passions...

Et Jésus lui-même est un homme de la vie ordinaire qui entre au café ! « Un homme à ciel ouvert » dit Haldas. Un vrai terrien. Qui épouse la condition humaine jusqu'au bout. Car c'est là, tout en dessous, dans les odeurs, dans la sueur, le lieu de l'éternité, c'est-à-dire le lieu du poème.

Il prend encore l'exemple – très délicat – de la « Présence réelle » : « Faites ceci en mémoire de moi ». C'est un poème dit Haldas, mais un poème à vivre. Il ne faut pas lire les Écritures comme on lit un journal ou un document historique. Ce n'est pas une information : « Faites ceci en mémoire de moi ». Ce n'est pas un retour au passé. Ce n'est pas un souvenir. C'est un poème. Ça veut dire que c'est maintenant que ça se joue.

Il faut lire l'Évangile par l'intérieur, en faire une expérience intime, « comme si toute notre vie en dépendait ».

En terminant, je voudrais parler du poème qui est en nous.

Pour que recule la violence de l'actualité, y compris parfois la violence des religions, pour que le monde ne se déshumanise pas plus encore, il y a urgence à rencontrer le poème qui est en nous. Parce que nous avons tous du poème en nous. C'est ce que le philosophe Martin Heidegger appelle « la Dimension », avec un D majuscule. Il dit aussi « la Dimension poétique » c'est-à-dire « cet » espace d'écoute et d'ouverture qui est en chacun de nous ».

Autrement dit, la poésie, ce n'est pas d'abord une affaire professionnelle. Ce n'est pas un chemin réservé aux intellectuels, aux techniciens de l'écriture.

La poésie, ce n'est pas quelque chose « en plus » dans notre vie, un « verni », une « culture », un *au-dessus*. Non ! C'est un *en-dedans*.

La poésie, c'est donner chair à sa propre parole. Et c'est ce qui manque le plus à la communion chrétienne dit Jean Sullivan : le poème. C'est dire la chair spirituelle.

Le théologien Karl Rahner, un des grands experts du concile Vatican II, voit même dans le poétique un présupposé du christianisme, allant jusqu'à dire que la fréquentation de la poésie doit faire partie de l'initiation chrétienne elle-même. Au cœur du christianisme, insiste-t-il, l'humain et le poétique vivent et meurent ensemble ».

Je souhaite que le poétique soit un présupposé de toutes les religions et même de toutes les laïcités.

Gabriel Ringlet